

« Pour introduire  
le débat »

Intervention de Philippe Garnier lors du séminaire du 15/12/95 de Janine de La Robertie et de Ph. Garnier : « Écouter »

### 1. Détour par la physique contemporaine

Lire, par exemple : • Le cantique des quantiques, S. Ortoli et J.-P. Pharabod, Livre de Poche Essais. • Les Nombres et l'essence des choses, B. D'Espagnat, La Recherche, n°282, 12/95 • Les objets fragiles, G. de Gennes, Plon.

Ces textes, abordables par des non initiés, ouvrent des perspectives étonnantes, à la fois sur les grandes questions contemporaines, sur les façons d'aborder ce que l'on pose comme « réel », et sur la place des mathématiques dans la recherche.

Si, passionné par ces ouvertures, on veut en savoir plus, on peut lire, entre autres :

• Aux confins de la science, R. Morris, Archipel First ; • Un miroir turbulent, J. Briggs et F. D. Peat, Interéditions ; • La théorie du chaos, Gleik, « Champs », Flammarion ; • Physique atomique et connaissance humaine, N. Bohr, « Folio Essais », Gallimard ; • Une brève histoire du temps, S. Hawking, « Champs », Flammarion ; • Regards sur la matière, B. D'Espagnat, S. Klein, Fayard ; • La grande théorie, J. Barrow, Albin Michel Sciences ; • Le quark et le Jaguar, M. Gell Mann, Albin Michel Sciences ; • Physique quantique et représentation du monde, E. Shrodinger, Seuil ; • La nature des lois physiques, R. Feynmann, Marabout ; • Les ombres de l'esprit, R. Penrose, Interéditions.

On y lira l'histoire et la genèse des grandes découvertes en physique, mais aussi la façon dont le réel travaille les physiciens, et comment ils y répondent au travers de leur propre histoire (ils paient d'ailleurs un lourd tribut au mal être psychique, et cette collusion mériterait d'être approfondie : qu'est-ce qui pousse un sujet à se vouer à la recherche en physique ?...).

Comment, aussi, certains sont traversés par des questions aux confins des sciences et de la métaphysique, au prix parfois de dérapages dans les eaux troubles de l'ésotérisme (qu'on se rappelle le, hélas, trop célèbre Colloque de Cordoue). Enfin, il me semble qu'il n'est plus possible d'ignorer des expériences telles que celle d'Aspect ou celle du chat de Schrodinger, ou des principes tels que le principe d'indétermination ou d'incertitude d'Heisenberg, le principe de non-localité de Bell, le mur de Planck, ou encore la question dite de la matière manquante, ou celles que posent les trous noirs... : parce que, au-delà des turbulences dramatiques liées aux conflits et aux croyances des hommes, la prise que ceux-ci ont sur le réel ne cesse de progresser, ce qui bouleverse les conceptions du monde où tout un chacun voudrait trouver des certitudes reposantes, ce qui interroge aussi la « fabrication de la science » (Chalmers, Qu'est-ce que la science ? La Découverte, 1991), mais surtout, pour nous psychanalystes, parce qu'il nous faut penser la psychanalyse avec ces interrogations et dans leur mouvance, si l'on ne veut pas qu'elle ne soit qu'une aventure littéraire (cf. Lacan, Lituraterre).

Entendons-nous bien, il ne s'agit pas de confondre la psychanalyse et la physique, mais d'ouvrir des champs de pensée, de modifier des schémas de raisonnement ou des habitudes logiques, de questionner des normes, pour mieux « entendre » notre clinique. La psychanalyse ne cesse de friser la religion – elles sont dans les mêmes eaux, rappelait Lacan – quand elle ne s'enferme pas dans une pensée tautologique. Et Freud, puis Lacan, sans oublier Bion et d'autres, ont interrogé les données de la science pour y trouver des modèles, des métaphores, des ouvertures. Mais on ne peut plus se contenter de la thermodynamique,

chère à Freud, ni de la logique d'Aristote. Nous avons à faire, nous psychanalystes, l'équivalent du passage de la physique newtonienne à la physique quantique, d'autant plus que les patients, à moins de n'écouter que de futurs analystes (c'est, je pense, le drame de notre génération post-lacanienne...), nous tenaillent, nous poussent à innover, à sortir de nos retranchements, de notre ligne Maginot théorique, voire « terrorique », par leurs questions, par le constat de nos impasses et de nos impossibles – voire par des succès inespérés, mais tout aussi problématiques.

Certes, les liens possibles entre la « poussière d'étoiles » que nous sommes et le langage humain peuvent nous plonger dans des abîmes de réflexion... Mais ce n'est surtout pas dans ce sens que je souhaiterais que nous discussions ! Par contre, si je pouvais montrer que les « constructions » en analyse (Freud) ne sont peut-être pas si éloignées dans leur invention, dans leur genèse, de la construction d'équations en physique, je pense que cela pourrait peut-être ouvrir des portes sur ce qui se joue dans « l'écoute » – quitte à prendre le risque de découvrir que ces portes n'ouvrent que sur du vide – mais du vide au sens quantique, bourré d'énergie. On peut présenter l'intérêt de la physique et des mathématiques autrement : d'une certaine façon, la physique classique en était restée à ce qu'on peut appeler le réalisme proche (D'Espagnat), qui utilise des images empruntées à la vie courante, qui recourt aux « notions claires et distinctes » chères à Descartes, ou à des passages à la limite (un point est un grain de sable de plus en plus petit). Les mathématiques permettent alors de décrire des relations entre les objets correspondants aux concepts – la façon dont ils s'assemblent en structures plus complexes, dont ils interfèrent, etc. Or, rappelle D'Espagnat, ce n'est pas avec des images empruntées à la vie courante qu'on peut expliquer, comme la relativité parvient à le faire, que l'espace se transforme en temps quand on change de référentiel, ou que du pur mouvement se change en choses (création de particules sous l'effet de chocs à haute énergie) : le réalisme proche se révèle être faux – je dirais plutôt : limité à une échelle de l'approche des choses. La « déchosification » du réel, sa mathématisation, est indispensable à la physique contemporaine : tout en restant strictement rationnelle, elle est radicalement incompatible avec le réalisme.

Enfin, le théorème de Bell ou principe de non séparabilité (selon ce principe, « des influences instantanées à distance ne décroissant pas avec la distance doivent exister ») nous « contraint à faire nôtre une conception du réel – si réel connaissable il y a – totalement différente de tout ce qu'on pouvait imaginer ». Et il est « vraisemblable que les mathématiques de la physique théorique nous laissent entrevoir un peu des authentiques structures générales du réel. Les nombres de la physique (les constantes, par exemple) pourraient ainsi être en partie, non pas des créations mais des éléments du réel lui même ».

Je dirai, pour résumer d'une phrase : la psychanalyse n'en serait-elle pas encore au réalisme proche ?... et ce, malgré les efforts de Lacan pour « désimaginer » notre pensée ? Il ne s'agit pas, bien sûr, de produire des mathèmes ou d'utiliser la topologie en tant que tels : ce fut l'erreur de quelques passionnés de topologie, par exemple, qui, oublieux de la différence radicale de la signification du mot « réel » dans des disciplines autres que la psychanalyse, généralisèrent leurs formules. Nous n'avons, nous, affaire qu'à du réel singulier, au réel de quelqu'un, même si l'on peut y distinguer artificiellement plusieurs « niveaux » – et c'est ce qui fonde les possibilités de la psychanalyse. Mais les constructions advenues dans l'entre-deux des champs particuliers du patient et du psychanalyste nécessitent un travail psychique proche de celui que font les physiciens par rapport à « leur » réel – qui, encore une fois, n'est pas celui des psychanalystes. Si, en physique, « il nous faut renoncer à toute tentative de

recréer notre univers visible dans celui, invisible, des atomes », il est impératif, en psychanalyse, de se désengluier de l'imaginaire, du Un « unifiant ». Plus, même si à chaque échelle – en physique – correspond une théorie, il serait nécessaire de réinterroger, à la lumière de ce que nous entendons dans les confins de la psychanalyse, les concepts classiques – pertinents à un niveau mais inadéquats à un autre. La reprise d'analyses montre que, trop souvent, il n'y a eu qu'un changement de langage : qu'on ait « des pulsions trop fortes pour un moi trop faible » ou un « grand Autre mal barré », la souffrance – comme une lettre en souffrance – du sujet reste la même ou peut-être seulement endormie par un avatar de l'opium du peuple. Il me semble qu'on ne cesse de se remparder contre le réel, y compris avec la psychanalyse, tant son abord bouleverse tout repère.

## 2. Retour à la clinique

A la fin du XIXe, l'un des plus célèbres physiciens pouvait dire que, à part quelques détails, la physique pouvait rendre compte du monde observable, et que c'en était fini des grandes interrogations : l'un des détails, la catastrophe ultraviolette, permit quand même la découverte de la physique quantique ! En psychanalyse, pour peu qu'on affronte les problèmes de notre temps, ou ceux de toujours mais occultés ou ignorés au nom de sacrosaintes théories – je pense à ces collègues qui récusent les incestes réels, par exemple, ou les toxicomanes, et, pourquoi pas, les malades du sida... à d'autres aussi qui, par exemple, règlent les questions posées par les dites psychoses par « la forclusion-du-signifiant-du-nom-du-père », ce qui ne change strictement rien à rien. Il n'y a, au fond, que des « détails » qui sollicitent sans cesse notre inventivité : le recours à une théorie vient souvent masquer un arrêt de notre pensée, ou une surdité particulière, un malaise ou un temps de décrochement pour telle ou telle raison... et c'est précisément là, dans ces confins, que se joue l'écoute, celle qui permet que quelque chose change. Aussi bien dans ses propres limites, que dans celles de telle théorisation.

Il est des plus intéressant de (re)lire les derniers textes de Freud – Analyse avec fin, analyse sans fin, Constructions en analyse, par exemple –, ou les derniers Séminaires de Lacan – RSI, Les non-dupes errent, Le Sinthôme, L'Unebévée, - : Freud et Lacan y parlent, me semble-t-il, de ce qui ne marche pas dans les théories précédentes, de leurs points de butée face à la clinique, tout en ouvrant des pistes de recherches : les constructions, au risque pour le thérapeute de délirer, nous dit Freud – le Sinthôme et la nodalisation (au sens actif du terme) pour Lacan, à la condition que l'analyste « porte » cette dynamique dans son style de travail. Lacan bénéficiait d'un remarquable observatoire de ses propres analyses et de la pertinence de ses théories : je veux parler de la « passe » qu'il avait instaurée dans son École, où il a pu entendre ce qu'il en était de la réalité des analyses... C'est probablement sous l'effet de ce choc qu'il a radicalement modifié ses orientations théoriques, en nous permettant d'éviter – de peu, dit-il – une modalité du nouage de RSI, passé de l'olympique au borroméen – une sorte de religion psychanalytique liée à une inflation du symbolique (« l'inconscient, c'est le père, et le père c'est la religion... », religion pour laquelle les clercs ne manquaient pas... au point qu'il lui a fallu dissoudre son École. Nous ne sommes pas encore sortis de ces turbulences, où les maîtres et les gourous se disputent les textes sacrés ! (je rappelle que les archives Freud sont fermées et que nous attendons toujours une version politiquement incorrecte, mais juste, des séminaires de Lacan !. L'intégrisme est l'une des choses les mieux partagées...)

3. — Écoute, écoute, écoute... (un humoriste, dans les années 60.) — Un enfant doit écouter ses parents... (ma maîtresse)

Il est une supposition au départ des psychanalyses que je dirais classiques : qu'on puisse entendre quelque chose dans ce qui s'écoute – ce qui impliquerait une inscription, un chiffrage ; les « blancs », les distorsions, les lapsus... viendraient alors témoigner des effets de l'inconscient par des attractions, des effacements, par le refoulement (secondaire), etc. Tout cela est bien connu – mais n'est-ce pas, d'une certaine façon, considérer le problème comme résolu ? Est-ce que la clinique des patients difficiles – certes, ils le sont tous, mais... – n'oblige pas à s'aventurer dans des champs de la vie psychique où les questions ne se posent pas de cette façon ? Comme s'il fallait remettre en question la notion d'une linéarité d'une « chaîne signifiante » arrimée par le phallus et le Nom-du-Père, ou par une métaphore fondamentale, une fiction fondatrice, qui aurait eu lieu une fois pour toutes.

Il faudrait alors se défaire d'un certain nombre de repères, d'un certain nombre d'habitudes de pensée, dans notre façon d'écouter, car ils rendent, non pas sourds, mais inopérants – et les symptômes des analystes viennent témoigner de ce que le réel cogne, et fort, d'autant plus peut-être que cela ne s'entend pas directement. Et s'il y a « transfert », ce n'est sûrement pas au sens classique. Nous reviendrons sans doute sur ces points dans la discussion.

Donner la prévalence au « symbolique » conduit logiquement à une écoute religieuse (cf. l'efficacité symbolique, cf. l'ethno-psychiatrie de Tobie Nathan, dont les dérives ne laissent pas d'inquiéter) et à la méconnaissance du réel. Privilégier le signifiant dans l'attente « du » signifiant ou du signifié salvateur produit les mêmes effets... Lacan, dans ses derniers enseignements, nous a certes mis en garde : il n'y a pas de chaîne, le signifiant n'opère que par son effet de Sinthôme, le Symbolique n'a pas plus d'importance dans la nodalité borroméenne que l'Imaginaire ou le Réel, l'inconscient est réduit à un surplomb de l'intersection de S et de I, la sexualité est peut-être liée à l'orientation du nœud, nous opérons par le réel de l'effet de sens, l'interprétation se doit d'avoir une dimension poétique : toutes ces indications, qui, je le souligne encore une fois, situent différemment, sans les nier, ses précédentes avancées, nous obligent à repenser ce que peut être l'écoute.

Que peut-on écouter, par exemple, lorsqu'il n'y a aucune inscription, aucune nomination, de ce qui, pourtant, organise la vie, les choix, de quelqu'un – quand ce n'est pas d'une lignée sur plusieurs générations –, quand on a affaire au réel singulier de quelqu'un ? A des destructions traumatiques, à des forclusions partielles ?

Freud propose alors ce qu'il appelle les constructions – Ferenczi ira beaucoup plus loin – ; et Lacan la nomination (active) – c'est-à-dire ce qu'on peut considérer comme un travail en « réseau », où chaque nomination réactive (comme sur un ordinateur) la fiction fondatrice (un nom où il n'y avait rien) ou la métaphorisation primordiale – on peut appeler les choses de plusieurs façons, il n'y a pas de théorie constituée –, sans que les « noms » ne soient liés les uns aux autres (cf. la théorie de la percolation, ou ce qui se passe quand on fait du café : à un moment, ça passe, mais ça peut ne pas passer même si des infiltrations ont pu se faire de façon disséminée). Des bouts de réel donnent lieu à des nominations partielles, éparses – des rhizomes, comme disait Guattari –, sans qu'on puisse parler de chaîne signifiante à ce niveau-là ; et la question est bien alors celle-ci : qu'est-ce que « nommer » par rapport au réel, qu'y pouvons-nous, nous analystes, et quel rapport cela a-t-il avec l'écoute ?

Ceci renvoie à une autre question, aussi difficile : avec quoi écoute-t-on ? Peut-être est-ce comme pour la culture : avec ce qui reste quand on a tout oublié ! Certes, nous sommes empêtrés par les discours, faits pour endormir, rappelait Lacan – par les théories analytiques si souvent terroristes, les idéologies, les choix du temps... Un exemple : en dix ans, dans les années 70, dans un CMP pour enfants de la proche banlieue, je n'ai pratiquement jamais

entendu parler d'inceste : certes, on discutait des fantasmes, d'Œdipe, mais des incestes réels, il n'y en avait pas. Il a fallu des années pour pouvoir entendre que, non seulement il y en avait, mais qu'ils étaient fréquents, dans tous les milieux – assourdis par la théorie du fantasme et par la prévalence du symbolique, on n'y croyait pas – je dis bien « croire ». Encore actuellement, il n'est pas rare d'entendre un psychanalyste patenté dans un CMP dire que « les incestes réels, ce n'est pas pour nous »...

Bien sûr, nous avons chacun nos surdités, en fonction de nos histoires propres, mais ces zones peuvent être fécondes, dans la mesure où nous avons pu être touchés par le dire – ou par la mutité – du patient, et « ça » répond, d'une façon ou d'une autre, qui peut aller d'une invention poétique à une perte de conscience passagère, avec toute la gamme des symptômes familiers. Mais précisément, dans ces cas lourds, ce qu'il conviendrait d'entendre, c'est autant le patient que notre réponse, notre production, quelle qu'elle soit. Peut-être le patient doit-il, pour construire, en passer par nos propres bouts de réel, nos signifiants, nos ébauches de nodalisation : l'important, c'est qu'il déclenche en nous cette dynamique de nodalisation, de construction, voire de symptomisation, si j'ose dire – ou plutôt, nos propres possibilités de fabriquer du Sinthôme, de la nomination. Il ne s'agit pas, bien sûr, de vouloir nommer à la place du patient ce qui se présenterait comme innommable, mais d'être attentif, dans cet entre-deux, à ce qui peut surgir chez l'un ou chez l'autre par rapport au réel qui est là – non pas dans une répétition, mais parce que le réel est toujours « là », plus ou moins recouvert. Au fond, écouter, c'est prendre le risque d'aller jusque « là », pour que du nom advienne.

Pire, on peut être touché par une impossibilité de penser, un interdit de penser, par un « attracteur » plus ou moins étrange mais qui nous entraîne dans un trou noir de la pensée, par la possible prise dans le processus de forclusion (locale) déclenché à l'occasion de ce qui est « là », à notre insu – comme si cela se transmettait ou se transférait... On retrouve par ce biais les questions posées par la transmission des possibilités de penser entre une mère et son infans : les espaces psychiques potentiels sont plus ou moins ravagés, ou au contraire activés, selon le réel de la mère (qui le tient de sa lignée.) : on bute, en clinique, sur ces espaces désertiques, désertés, ou jamais ouverts – certains sont à jamais détruits ou fermés, d'autres pourront cicatriser, revivre, se laisser infiltrer par le langage dans une sorte d'arborescence de noms.

J'en resterai là pour aujourd'hui, en espérant que vos questions me permettront de préciser quelques points.